

qui l'unissait aux maîtres de la maison. On pouvait également expliquer comment elle n'avait pas rencontré la jeune Italienne dans l'intimité de sa tante : cet hiver-là, le général Arny souffrait déjà de la maladie qui devait l'enlever, et sa fille, qui le soignait avec un dévouement exclusif, vivait fort retirée, et ne paraissait chez madame Arny qu'en de très-rares occasions.

Sa pensée se fixa un instant sur l'époque qui venait de lui être ainsi rappelée. Alors elle n'était pas seule au monde ; elle avait un père, un foyer, une situation modeste, mais indépendante. Comme tout cela était changé, et qu'il était à la fois doux et poignant de raviver de tels souvenirs !

Mais le passé n'était plus ; il fallait envisager le présent avec courage, et en subir toutes les difficultés. Une crise nouvelle se préparait peut-être dans sa vie ; elle avait été reconnue, une personne pouvant d'un moment l'autre revoir sa tante et lui parler d'elle, savait qui elle était et où elle se trouvait ; enfin madame Arny viendrait peut-être à Venise...

Cette pensée la fit frissonner.

Revoir ceux qu'elle avait quittés dans l'angoisse la plus douloureuse de son existence ! Braver leur froideur, — qui sait ? recevoir leurs aumônes, après ce qui s'était passé !... C'en était trop ; la seule idée en était insupportable, et une terreur folle s'empara d'elle.

Elle partirait ; elle errerait de nouveau dans le monde immense et hostile, cherchant à gagner sa vie ; elle quitterait l'amie à laquelle son cœur s'était attaché... Ses larmes coulèrent, amères, pressées, tandis qu'elle contemplait le pâle et doux visage qui se détachait comme un fin ivoire dans la demi-obscurité de la chambre. Mais il était dit qu'elle devait être séparée de tous ceux qu'elle aimait, et lutter contre ce qui l'épouvantait le plus au monde : l'isolement.

Tout à coup un cri perçant, parti du lit de Maud et résonnant à son oreille, glaça tout son sang dans ses veines.

C'était le prélude d'une de ces crises nerveuses dont la jeune fille n'avait point senti les atteintes depuis son arrivée en Italie, et elle se tordait sur son lit, en proie à d'indicibles souffrances.

Guillemette entra presque aussitôt, pâle, émue, et elle et Marcelle s'empressèrent en soins énergiques et assidus.

La chambre se remplit soudain de ce désordre sinistre qui glace le cœur même des indifférents. Une odeur d'éther flotta dans l'air, la table se couvrit de fioles, et les fenêtres grandes ouvertes laissèrent entrer la fraîche brise de la nuit.

Quelques minutes s'écoulèrent ; la crise ne cédait point. John,